

KIT

La première école de design n'enseigne pas

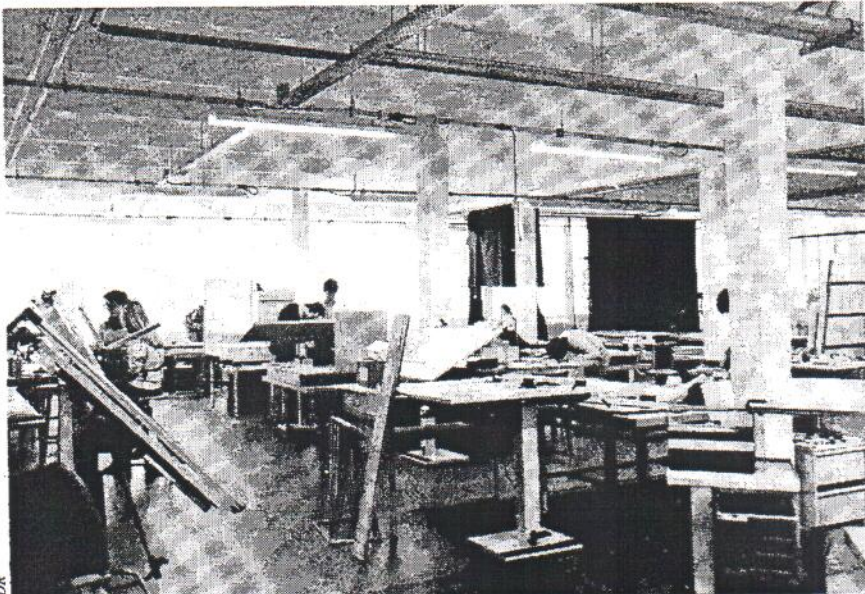
A l'École nationale supérieure de création industrielle, le but des élèves « n'est pas d'apprendre, mais de réussir ». Une méthode : être productif avant d'être diplômé.

Une école de design à Paris ! Je calcule mentalement : 1919, création de l'école du Bauhaus à Weimar (modèle du genre). Il a donc fallu attendre plus de soixante ans pour que la France se décide enfin... Patrick Bouchain, un des « animateurs » des Ateliers de création industrielle, interrompt brutalement le flash-back historiciste : « Non ! Ce n'est pas une école ! »

Pourtant nous sommes tout près de la Bastille dans un superbe bâtiment qui abritait les anciens ateliers de décoration Jansen, où six cents artisans réalisaient, entre autres, les décors fastueux du sacre du Shah d'Iran à Persépolis. Des établis montraient l'odeur persistante de la gomme arabique, du vernis-cire et de la térébenthine. Ebénistes, doreurs, tapissiers, bronziers s'activaient dans une délirante cacophonie machinique. C'est plus calme aujourd'hui, les antiques bécanes ont été remplacées par de superbes machines neuves qui ne tournent pas souvent. « Un doigt est si vite parti ! » grimace Xavier, 18 ans, méche rebelle et tâches de rousseur. « Je n'étais jamais entré dans un atelier. C'est hyper-paniquant les perçuses et les scies sauteuses ».

Seulement 1/10^e du bâtiment a été rénové. Ça sent bon la peinture fraîche, le bois neuf des sièges estampillés, signés par les ténors du mobilier, depuis 1920. Très chic. Depuis novembre dernier, ils sont une quarantaine d'élèves à se partager cette école toute neuve. « Non, ce n'est pas une école, ça ne doit pas en être une et si ça le devient un jour c'est fini ! ». A l'inverse des écoles traditionnelles où l'étudiant ingurgite un savoir pré-digéré dont il n'est pas demandeur et simule la création (industrielle), les Ateliers fonctionnent sur le mode de l'entreprise. Dès leur arrivée, les étudiants travaillent sur des projets réels, définis par des contrats (à titre onéreux), qu'ils négocient avec des industriels, des collectivités publiques ou des organismes d'Etat ou à défaut, qu'ils sollicitent. L'école à l'envers. Ils commencent par la fin pour éviter, à leur sortie de l'école, le syndrome du diplômé, quand ils entreront dans la vie active : « C'est très joli votre diplôme, mais vous n'avez jamais travaillé ».

Jean-Louis Monzat de Saint-Julien, est l'initiateur et l'inventeur de ce nouveau concept pédagogique expérimental : l'école en kit. Inspirée du modèle universitaire américain, du cursus « à la carte », l'étudiant assemble lui-même les pièces manquantes du puzzle géant de sa scolarité : « il est l'acteur de sa propre formation ». Dès son entrée, il signe un « contrat » avec l'école, suivi de plusieurs « avenants » de durée variable (sa formation : 2 à 5 ans, suivant la catégorie d'admission, du bac zéro au bac plus cinq). Des « professionnels » ayant exercé depuis cinq ans sont aussi admis à l'école. Deux grands blocs structurent son parcours et s'interpénètrent (du moins ils le devraient) : les « unités de création » et les « modules ». Les « unités » sont orientées en fonction des grands secteurs industriels : 1/Mobilier et composantes



A l'inverse des écoles traditionnelles, les Ateliers fonctionnent sur le mode des entreprises.

industrialisées du bâtiment ; 2/ Les « grosses machines », électroménager, audiovisuel, tertiaire, télécommunication. 4/ Produits divers liés à l'alimentation, santé, loisirs. C'est là que va naître le projet (individuel ou en groupe). Une batterie de moyens pour réaliser maquettes et prototypes est à leur disposition (et à celle des industriels et des designers) : une documentation standard et informatisée, C.A.O. (conception assistée par ordinateur), des outils robustes.

Très sophistiqué. Il ne manque plus que la fée laser et la sorcière hologramme. Reste à contacter les entreprises, si elles ne se sont pas manifestées spontanément. Xavier se souvient de ses premiers coups de téléphone aux directeurs commerciaux ou aux ingénieurs : « C'était un peu effrayant au début, ils étaient surpris mais ravis : « Ah ! vous vous intéressez à ce que je fais ? ».

Mais comment acquérir les savoirs spécifiques (et aussi : dessin, maths, langues, sciences humaines, etc...) nécessaires à l'élaboration du projet puis du contrat d'études ? Les « modules » s'en chargent. Par groupe de dix ou quinze élèves, ils vont demander au service des « ressources éducatives » de leur déléguer un professionnel ou créateur compétent (pendant 39 h, réparties sur une ou plusieurs semaines) pour répondre à leurs questions. « L'école n'enseigne pas ! ... Le but n'est pas d'apprendre mais de réussir » dit la brochure-breviaire des Ateliers, qui ajoute pointilleuse « C'est un encadrement-incitation, suivi, conseil et contrôle-rigoureux, mais d'une rigueur professionnelle et non pas professorale » puis perfide : « Disons le tout net, le niveau d'exigence de l'école est placé très haut ». Et soudain contrite et affligée : « Il est bien normal que, démuné de toute

expérience préalable d'une telle possibilité de choisir et de s'orienter, l'étudiant éprouve, au début, des difficultés à le faire, voire même une certaine anxiété ». Le mot est lâché, tous les élèves que j'ai rencontré manifestaient le stress-du-cobaye : « On est paumés, on a tendance à trop négativer, il y beaucoup d'absentéisme, c'est un rejet des

Ateliers, certains disent : « L'école est pourrie ». Sur le mur d'entrée, un graffiti au feutre : « I hate school ». Le tableau n'est pas si noir, mais les élèves sont conscients de porter le poids des désirs surdéterminés de l'équipe dirigeante. Ils contractent le complexe d'Atlas (ce géant accablé par le poids du globe terrestre qu'il porte sur son dos). On a voulu leur faire

croire que l'école ne répondait pas à l'image classique, scolaire, du père autoritaire, qu'elle était une copine ou une soeur, et ils se retrouvent avec une mère abusive sur le dos : une école superlative (un tantinet élitiste) qui risque bien, vu l'ampleur de la tâche, de s'acheminer vers un enseignement plus conventionnel.

Pourtant des projets tout à fait passionnants ont déjà été réalisés. Celui-ci par exemple. Jean Genêt revient de Beyrouth, écoeuré par les massacres de Sabra et Chatila. Il contacte les ateliers : « Il faut faire quelque chose ». Un groupe d'élèves qui travaillait sur l'habitat d'urgence décide de partir immédiatement au Liban. Il faudra trois mois pour obtenir un visa. Une filiale de l'UNESCO et la revue *Etudes palestiniennes* sont d'accord pour financer le projet. Ils visitent les camps de réfugiés, prennent contact avec des associations libanaises et étrangères, s'informent, se documentent, prennent des photos. A leur retour, ils contactent un industriel, détournent sa production standard (cageots, caisses) et retiennent un système constructif léger (bois agrafé, terre projetée et béton) qui remplacera la tente ou les sinistres parapings. Leur prototype servira aux réfugiés, mais aussi aux populations libanaises défavorisées. Une belle aventure, un projet efficace.

Pascaline CUVELIER

Les Ateliers, Ecole nationale supérieure de création industrielle, 46-48, rue Saint-Sabat, 75011 Paris, 338.09.09. Créée par les ministères de la Culture, de la Recherche et de l'Industrie qui prennent en charge les frais de scolarité. L'école est ouverte de 8h à 24h, toute l'année, il y a trois sessions d'admission par an.